

On dit que la meilleure façon d'avancer, c'est de se laisser aller, de lâcher prise. Comme si c'était facile ! Comme si essayer d'effacer trois ans de souvenirs, bons ou mauvais, était quelque chose que l'on pouvait réussir en un jour. Moi, je sais bien que non, parce que deux semaines avec lui étaient parfois plus remplies qu'un an auprès d'un autre et que maintenant son souvenir est aussi puissant, en moi, que s'il était toujours là.

Ses pantoufles marquées du logo des *San Francisco Giants* sont toujours sous le lavabo, à l'endroit où il les avait laissées. Son odeur traîne encore sur ses tee-shirts, ceux que je porte toujours au lit. Sa présence est palpable, même en son absence. Pourtant, en faisant le tour de la maison pour vérifier qu'il ne reste plus rien de lui, je sais que d'une certaine manière, je suis bien arrivée au stade du « lâcher-prise ».

Je suis dans la cuisine, en train de fermer les derniers cartons, lorsque j'entends un bruit de clé dans la serrure, suivi d'un claquement de talons sur le plancher.

C'est encore un bruit qui me manque, j'y pense, depuis que j'ai quitté cet endroit.

La voix féminine, mélodieuse, m'appelle.

— Estelle ?

— Dans la cuisine !

J'essuie mes mains sur mon jean et je la rejoins.

— Dis donc, tu en as mis un coup, hier soir, dit ma

visiteuse en me souriant tristement, les yeux brillants tandis qu'elle regarde, autour d'elle, l'espace quasiment vide. Elle a la même tignasse épaisse et bouclée et les mêmes yeux couleur caramel, très expressifs, que son fils. La revoir me poignarde le cœur, une fois de plus.

Je me raidis et me mords l'intérieur des joues pour ne pas pleurer. Tout sauf ça, c'est terminé et je n'ai plus de larmes depuis longtemps. Lorsque Felicia me serre dans ses bras, je respire calmement pour mieux me maîtriser. Je dois être forte, pour elle et pour Phillip. Wyatt était leur fils unique et aussi dure que soit sa perte, pour moi, je peux à peine imaginer le vide qu'eux doivent ressentir. D'ordinaire, nous ne pleurons pas quand nous sommes ensemble, pas même quand Felicia vient ici, mais vendre cette maison, c'est autre chose que simplement lui dire au revoir. C'est aussi quitter les matins de Noël et les dîners de Thanksgiving. C'est une autre façon de dire : Wyatt, nous t'aimons, mais la vie continue. Ce qui est la simple vérité, d'ailleurs, et c'est bien pourquoi je me sens coupable. Elle continue, oui, peut-être, mais pourquoi doit-elle continuer sans lui ?

Je murmure :

— Ça va aller, et j'essuie mes joues humides en m'écartant d'elle.

— Mais oui ! Wyatt n'aimerait pas nous voir tristes pour une maison.

— Il penserait que nous sommes des idiotes de pleurer pour quatre murs et un toit.

Je ponctue mon affirmation d'un petit rire. Wyatt trouvait que les gens feraient mieux de vivre sous une tente et de se laver à l'eau de pluie.

— Oui et il aurait coupé l'électricité il y a deux mois, puisque de toute façon, vous ne mangiez que des sandwiches.

Nous nous taisons une minute et avec le silence, les larmes reviennent.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir habiter avec Phillip et moi ? me demande Felicia pendant que nous faisons le tour des pièces, pour vérifier que je n'ai rien oublié.

L'agence va commencer les visites de la maison demain et il faut qu'elle soit impeccable pour impressionner les acheteurs potentiels.

— Non, merci. Victor se sentirait offensé si je refusais son offre. Il me rappellerait probablement que je n'ai pas voulu aller dans la même fac que lui, que je n'étais pas supportrice de son club de football et aussi que je n'ai jamais fait sa lessive toute une année, à la suite du fameux pari que j'avais perdu, au lycée. C'est pour que je n'oublie pas tout ça, je suppose, qu'il tient à ce que je m'installe chez lui.

Les épaules de Felicia sont brièvement secouées par un rire inattendu.

— Dis-lui de venir déjeuner dimanche, me recommande-t-elle. On sera ravis de le voir.

— Bien sûr.

C'est à ce moment que je remarque les fameuses pantoufles sur le plancher, et mon sourire s'éteint.

— Tu veux que je les emporte ou tu préfères les garder ? me demande Felicia.

— Je... je...

J'inspire et je souffle aussi calmement que possible.

— ... Ça ne t'ennuie pas de les emporter ?

Je ne crois pas que je pourrai supporter de les voir tous les jours dans une nouvelle maison. J'ai déjà gardé tous les tee-shirts de Wyatt et ces pantoufles sont au moins de cinq tailles trop grandes pour mes pieds. Et ce sont ses préférées. Je veux dire : *c'étaient* ses préférées. C'est une chose sur laquelle ma psy me fait travailler : parler de

Wyatt au passé. Pendant un moment, j'ai fait comme si Wyatt était en voyage pour son boulot ou quelque chose comme ça. Il aimait bien voyager seul, il disait qu'aller à la rencontre d'autres cultures l'inspirait pour sa peinture. Au bout d'un mois, j'ai commencé à accepter l'idée qu'il ne rentrerait pas. Au bout de trois, sur la suggestion de ma psy, j'ai mis ses affaires dans des cartons, pour ne plus les avoir constamment sous le nez, comme un rappel.

Mais cela n'avait pas servi à grand-chose, la maison tout entière était un « rappel », et on ne pouvait pas ranger notre atelier dans une boîte. Alors j'ai dû apprendre à vivre avec... le fait de vivre désormais sans lui. Au bout de six mois, j'étais même capable de passer de la maison à l'atelier-galerie, et vice versa, sans que mon cœur se serre à chaque fois. Et à présent, un an plus tard, je crois que je suis prête à déménager. S'il y a bien quelque chose que le décès soudain de Wyatt m'a appris, c'est que la vie est courte et qu'il faut la vivre à fond. Seulement, si c'est quelque chose que je sais, ce n'est pas forcément un principe facile à suivre, tous les jours.

— Ma chérie, tu sais que tout ce qui était à Wyatt est à toi, me dit Felicia.

Tiens, je ne m'étais même pas aperçue que je pleurais toujours, avant de sentir le goût salé des larmes, sur mes lèvres. J'essaie bien de la remercier, mais les mots restent bloqués dans ma gorge, sous la boule qui s'est installée là.

Après une dernière inspection des lieux, nous nous embrassons et je lui promets de venir dimanche chez elle, sans faute.

Un ultime regard par-dessus mon épaule et le cœur serré, je rejoins ma voiture, m'y installe et démarre. Les souvenirs... notre nid... le passé... c'est une image qui s'éloigne progressivement dans mon rétroviseur, tandis que je prends le chemin de la maison de mon frère. Je fais un check-up mental de toutes les choses qui me restent à

faire, mais la sonnerie de mon portable vient interrompre mes pensées.

— Alors, comment ça s'est passé ? me demande Mia, sans préambule.

— Plutôt bien, c'était un peu triste, mais supportable.

— Je suis désolée de n'avoir pas pu être là. Est-ce que Felicia est venue prendre des affaires ? Elle va comment ?

— Bien, enfin, elle en a plutôt l'air.

— Est-ce qu'on sort toujours demain soir, toutes les deux ? me demande prudemment Mia.

— Si c'est pour boire un verre ou deux, je veux bien. Mais pas pour faire la tournée des bars et jouer les étudiantes en goguette, comme tu aimes tant le faire.

Mia ne m'a jamais caché son côté fêtarde, ni pendant, ni après nos études, quand nous avons commencé à vivre nos vies d'adultes. J'aime beaucoup passer des soirées avec elle, mais arroser mon foie de trombes d'eau gazeuse pour essayer de noyer tout l'alcool absorbé la veille, je ne m'en sens pas capable toutes les semaines, contrairement à elle.

— D'accord, pas de tournée des bars, un seul bistrot. De toute façon, j'ai rencard samedi matin pour le brunch, alors si je ne veux pas avoir l'air trop chiffonnée, va falloir qu'on y aille doucement.

Je fronce les sourcils en tournant dans l'allée de la maison de mon frère.

— Un rendez-vous ?

— Oui, une « blind date ». Il s'appelle Todd. Il est conservateur de musée, je ne sais plus lequel. Maria m'a dit : « Ma, c'est oune homme perfetto pour toi, tou dois faire sa connaissance, absolument ! »

Mia aime bien imiter l'accent italien de son amie, qui est écrivaine, dans sa langue natale.

— Todd ? Je ne vois pas du tout qui ça peut être...

Mia et moi, nous nous connaissons depuis si longtemps

que je ne sais plus au juste quand ça a commencé. Nos mères étaient déjà amies d'enfance, puis elles avaient épousé deux hommes qui étaient eux-mêmes amis depuis l'école primaire. Mais au grand désespoir de nos mamans respectives, nous avons vite compris que l'histoire ne se répéterait pas lorsque Mia a commencé à afficher son penchant pour les voyous et moi le mien pour les types calmes et posés.

— Mince ! J'espérais que tu connaîtrais. Tu connais tout le monde, dans l'art, non ? Todd Stern, tu vois pas ?

Il y avait une note d'espoir, dans sa voix.

Je souris, parce qu'elle n'est pas si loin de la vérité. Wyatt et moi, nous avons ouvert notre studio-galerie, « Paint it Back », il y a deux ans et entre nos amis artistes ou galeristes, ajoutés aux contacts de Mia dans la photo, il est vrai que nous commençons à connaître beaucoup de gens. Mais pas tout le monde, apparemment.

— Ben non ! Et Rob ? Il ne le connaît pas ?

— Je ne vais pas le lui demander, tu penses ! Tu sais bien que mon frère ne peut pas s'empêcher de bavarder à tort et à travers. Il ira tout droit le raconter à ma mère et elle commencera à organiser le mariage, avec un type que je n'ai jamais vu !

Je ris, parce que je sais que c'est la vérité.

— Eh bien, je n'en ai jamais entendu parler.

— Maria dit qu'il vient juste d'arriver de San Francisco. C'est pour ça que je pensais que tu le connaîtrais. Nouveau en ville et tout ça...

— On a passé l'âge de guetter les nouveaux garçons à l'école, Mia.

— Rien n'a changé depuis ce temps-là, tu veux dire, et ça me donne à penser que si personne n'a entendu parler de lui, c'est qu'il est probablement moche...

Je ris.

— Là, tu as peut-être raison.

— Ah merde, voilà Stefano qui vient pour son shooting, il faut que je te laisse. Dis-moi si tu veux que je passe te voir chez Vic un peu plus tard. Bisous !

Elle raccroche alors que je n'ai même pas fini de lui dire au revoir, je reprends mon téléphone et je coupe le contact. Un coup d'œil dans le rétroviseur pour m'assurer que mon mascara est intact, puis je passe mes doigts dans mon épaisse chevelure auburn, que je noue rapidement en queue-de-cheval. Les seuls sons qui me parviennent aux oreilles, alors que je m'avance vers la maison, le sac qui contient mes quelques affaires à la main, sont celui du gravier sous mes pas et la rumeur de l'océan qui roule ses vagues le long de la plage, tout à côté.

Le cœur battant un peu, je me penche pour prendre la clé qu'on a laissée pour moi sous le paillason et j'ouvre la porte. J'appelle mon frère, car il doit être là, j'ai vu sa voiture dans le garage. Pas de réponse. Je traverse le salon et je prends l'escalier qui mène aux chambres d'amis. Celle de Vic est en bas, ce qui est bien pratique pour un célibataire de vingt-huit ans, car ainsi la cuisine et le salon (avec sa télé à écran mural géant) ne sont qu'à quelques mètres de sa porte.

Lorsque je passe celle de la chambre qu'il m'a réservée, une surprise m'attend. Il n'a pas seulement fait le lit avec les draps que j'ai achetés et déposés là l'autre jour, il a aussi peint les murs de cette délicate nuance de gris que j'adore.

Je dépose mon sac sur le lit et je passe sur le balcon. Ce sont les balcons que je préfère, ici, et je suis devenue quasiment hystérique, la première fois que mon frère me les a montrés. Chacune des deux chambres de l'étage a le sien, donnant sur la plage, à l'arrière de la maison.

J'ai à peine le temps de m'accouder à la balustrade que mon téléphone se remet à sonner. C'est un SMS de Vic, qui m'annonce qu'il sera là dans deux minutes. En pianotant

ma réponse, je passe derrière un chevalet de peintre, que je vois là pour la première fois. J'en fais le tour et je vois, tracés en grosses lettres par Vic sur une feuille de papier, les mots « Bienvenue, Poule mouillée ! » au-dessus d'un dessin de gallinacé dont seul un gamin de moins de six ans pourrait être fier. J'éclate de rire et je prends tout de suite une photo avec mon portable, pour l'envoyer à ma mère et à Mia, les deux seules autres personnes qui peuvent comprendre.

Mon frère a commencé à m'appeler « Poule mouillée » lorsque j'avais cinq ans et que, comme beaucoup d'enfants de mon âge, je suppose, j'avais peur du noir. Pour une raison ou pour une autre, ce surnom m'est resté, sans doute parce que chaque fois qu'il m'appelait comme ça, je devenais plus brave, en réaction, et qu'il le savait.

Je tourne la page du grand carnet à dessin sur une feuille blanche et je tourne mon attention vers l'océan. Mes yeux s'attardent sur toutes les nuances de bleu qui scintillent au soleil : le céruléen, le bleu presque transparent et le bleu nuit.

C'est une vision dont on ne peut se lasser. Elle me fait toujours ressentir à quel point nous sommes petits, face à l'immensité et à la complexité de l'univers. Oui, nous tous...

Et je ne sais pas combien de temps je reste ainsi, à regarder, à respirer, à goûter le sel que la brise apporte sur ma langue, comme un cadeau iodé que l'océan me ferait.

Et soudain, une main se pose sur mon épaule et je sursaute, arrachée à mes méditations.

— Bon sang, Victor ! soupiré-je, les deux mains sur ma poitrine.

— Tu l'aimes, ton cadeau ? me demande-t-il en riant, avant de me serrer dans ses bras.

— Oui, pauvre type ! réponds-je en lui faisant la grimace.

— Comment ça, pauvre type ? Je te fais des cadeaux



et tu me traites de pauvre type ? Elle n'est pas belle, ma poule mouillée ?

Je grogne :

— Tu sais que je n'aime pas ce surnom !

Et puis je le suis à l'intérieur, puis dans l'escalier. Je lui demande :

— On mange bientôt ? Je crève de faim.

— J'ai commandé, le livreur ne devrait pas tarder. Je ne peux pas m'attarder, je dois filer très vite au boulot.

— Ah bon, tu y retournes ?

— L'affaire sur laquelle je suis est un merdier sans nom. La femme du type va essayer de tout lui prendre après le divorce. Je ne sais pas quand les sportifs comprendront que dans leur boulot, on ne se marie pas sans contrat en bonne et due forme, avec séparation de biens.

J'émetts un vague son, ni particulièrement approuvateur, ni trop réprobateur, non plus. C'est quelque chose dont nous avons longuement parlé, Wyatt et moi, et sur lequel nous avons de sérieux désaccords, qui ne manquaient jamais de refaire surface lorsque ce sujet revenait sur la table. On pense que les artistes ne se préoccupent pas de ce genre de choses, mais Wyatt avait du succès : il vendait. À trente-trois ans, il avait déjà un solide réseau d'acheteurs enthousiastes et très fortunés. Les mêmes l'avaient convaincu qu'un mariage sans contrat n'était qu'un prélude à une séparation compliquée.

Des coups frappés à la porte me font tourner les talons et je vais ouvrir en songeant combien cette dispute était stupide. Nous n'étions même pas mariés lorsque Wyatt est mort et ses parents ont insisté pour que je garde tout. Ils sont plus âgés – nettement – que mes parents le seront quand j'atteindrai l'âge auquel Wyatt est mort, et ils ont de l'argent, qu'ils ont bien gagné. De leur point de vue, ils n'ont rien à faire de celui de leur fils et ils estiment que

tout me revient, puisque j'étais copropriétaire de notre galerie.

Mais tout ça, pour moi, c'est du passé. Je ne veux plus y repenser encore, tous les jours. Ceci est mon nouveau départ.

Cette idée me fait sourire toute seule, et mon sourire reste bêtement accroché à mon visage, tandis que j'ouvre la porte... et même, il devient béant de surprise, à la vue de l'homme qui se tient sur le perron en pantalon de toile et blouse blanche de médecin. En me voyant, il baisse les yeux sur ses baskets poussiéreuses et essaie machinalement d'en essuyer une derrière son mollet. Ses cheveux châains lui tombent sur le visage et je peux tout juste voir sa mâchoire carrée et ses lèvres pleines, mais je le reconnais bien, tout de même, et tout de suite. Quand il relève ses yeux verts, ceux-ci détaillent mon anatomie avant de remonter à la rencontre des miens. Il me sourit de ce lent sourire pas très assuré, qui m'a toujours coupé le souffle.

Je lui murmure :

— Bonjour, Oli !

Et le coin de ses lèvres se relève en creusant deux jolies petites fossettes.

Il me répond :

— Bonjour, « Stelle » !

C'est souvent comme cela que mes amis abrègent mon prénom, Estelle. Je serre peut-être le bouton de porte un peu trop fort. Je n'ai pas vu Oliver depuis longtemps et j'avais oublié le son de sa voix.

— J'apporte à manger...

C'est alors seulement que je remarque les sacs qu'il tient à la main. Je m'écarte et ouvre plus largement la porte.

— Euh... oui, bien sûr, je ne m'attendais pas à te voir.

— C'est que ça fait bien longtemps...

Il entre, mais il s'arrête à ma hauteur. Je me plaque

contre le battant de la porte et j'arrête complètement de respirer quand il approche son visage du mien et effleure ma joue de ses lèvres. Je fais des efforts surhumains pour ne pas respirer son odeur, qui m'a toujours fait tourner la tête.

— C'est bon, de te revoir, me dit-il en s'écartant.

Rien qu'à la façon dont il le dit, et dont ses yeux pétillent, mon cœur tombe droit dans mon estomac. Comment est-il possible qu'il puisse toujours me faire cet effet-là, même après Wyatt ? Je le déteste, pour ça.

Je bredouille :

— C'est bon de te revoir, aussi...

Et je le suis, après avoir refermé la porte derrière lui.

Non, ce n'est pas si bon que ça, de le revoir, après tout. Durant toutes ces années, j'ai beaucoup appris, au sujet d'Oliver Hart et tout ce dont je veux me souvenir, c'est qu'il ne m'a jamais rien apporté que des ennuis.